



Marie Darrieussecq



Il faut beaucoup aimer les hommes

(POL, 2014)

Loin devant on devinait le chantier. Des bulldozers étaient en train de défricher le bord du fleuve. Des ouvriers posaient des rails, épaules ruisselantes en plein soleil. Kouhouesso voulait un travelling sur l'arrivée du bateau. Les palétuviers arrachés ressemblaient à de grosses araignées mortes, pattes en l'air. On les déblayait, le palétuvier ne sert à rien. Les fromagers, on les débitait en tranches, on en fait du kapok et du contreplaqué. Les acajous occasionnels, on les vendait en grumes. Elle apprenait des mots. Il y avait beaucoup d'arbres sans mots, qui poussaient loin de la langue française : le *bibinga*, disait le piroguier comme on longeait ces monuments. Le *zoubé*, l'*ekan*, l'*alep*, l'*okongbekui*. La greffe n'avait pas pris entre le français et ces formes extravagantes, ces racines volumineuses, cette verticalité tenue. Sauf celui-ci, haut et très courbe, très vert, exubérant : du rotin, ni chaise ni table, du rotin vivant qui plongeait ses palmes dans l'eau. Ici on disait *nlông*. Et Freeboy, un des guides pygmées, portait sur les mêmes arbres d'autres syllabes encore ; on aurait dit, pour un seul arbre, autant de noms qu'il y a de cercles de pousse. La tronçonneuse tranchait : *teck*. Plus lentement : *ébène*. Ça finirait en planches pareil. Les pygmées, eux, on les déplaçait.

(...)

Solange était assise à l'ombre d'un frangipanier, sur une chaise apportée pour elle. Elle se brumisait d'eau. Les pieds de la chaise s'enfonçaient dans le sol. C'était comme une grande sieste. Elle se sentait se végétaliser. Il fallait seulement se méfier des fourmis ; si une colonne de fourmis arrivait, s'écarter de leur chemin. Le sol était de feuilles mortes, parcourues de petits scarabées ; et de lianes vivantes, qu'elle croyait entendre pousser. Par sursauts volontaires, pour secouer la chaleur, elle se décalait dans le compas de l'ombre.

Elle avait des visions de Kouhouesso ; des apparitions, des éclats. Il *travaillait*. Il *réalisait*. Moteur. Ça tourne. Coupez. Elle avait du mal à y croire, du mal à adhérer ; elle était sur un tournage sans jouer. Ne sachant que faire, de ses mains, de ses yeux, de son corps, de ses pensées. Quelque chose flottait, comme de l'air qui fige. Tout vibrait dans les blocs de chaleur. Tout gouttait, une grande transpiration du monde. Ici, à l'Équateur, à la ceinture de la Terre, c'était comme un zona qui faisait lentement le tour, en passant par elle, Solange, sur sa chaise. Une maladie qui au terme de la boucle la détruirait. L'Insect Écran n'y faisait rien : elle se grattait. Des cloques. Kouhouesso semblait insensible aux contingences, il était passé ailleurs, dans la fiction. De temps en temps, elle croisait son regard, elle aurait aimé se lever, l'embrasser devant le monde, mais à la fin de la journée les pieds de la chaise avaient laissé, dans l'humus permanent, des trous fins et profonds comme ceux des crabes-araignées.